



## Le cercle vertueux du coton bio et équitable

Depuis 1991, la société suisse Remei s'attelle à redonner leur dignité aux cultivateurs indiens de coton. Des enseignes internationales lui achètent sa production labellisée « bioRe »

KASRAWAD (Madhya Pradesh)  
De notre envoyée spéciale

**A**près une moisson décevante, marquée par un fort déficit d'eau puis de dévastatrices inondations, la récolte du coton a commencé au village tribal de Tangyaplat, dans la fertile vallée de Narmada de l'État du Maryam Pradesh, dans le centre de l'Inde. En ce début novembre, peu de fruits de cotonniers n'ont encore libéré leur précieux duvet. Une paysanne, en sari bleu, glisse dans un sac jaune en bandoulière les premières boules blanches. Quand 90 % des fruits seront arrivés à maturité, trois à cinq ramassages se succéderont pendant les trois mois de récolte. Ce coton a la particularité d'être biologique. Il n'a pas reçu de pesticides ou de fertilisants chimiques. Plus petit que ses cousins de l'agriculture intensive ou transgénique, ce cotonnier atteint à peine 80 centimètres.

Combien d'arbustes faut-il pour fabriquer un tee-shirt? Peter Tschannen, directeur général du fabricant suisse de coton biologique Remei (plus connu sous le nom de son label « bioRe »), estime qu'un kilo de coton est nécessaire pour produire un tee-shirt en jersey épais d'environ 200 g. « Il y aura 60 % de déchets à l'issue des différents traitements, dont la moitié à l'égrenage », précise-t-il. À ses côtés, Iswar Patidar, l'un des dirigeants du groupement des 65 cultivateurs bio du secteur de Mandleshwar, saisit un cotonnier et en compte les fruits. « Cinq arbustes sont nécessaires, selon lui, avec une irrigation suffisante. En une heure, un cultivateur ramassera la quantité de coton nécessaire à la fabrication de cinq tee-shirts. »

Le cultivateur est payé au prix du kilo sur le marché mondial (en hausse début novembre, à 34 roupies, soit 0,50 €), auquel s'ajoute une prime de 3,25 roupies par kilo (4,7 centimes d'euro) financée par Remei. Créée en 1983 par le suisse Patrick Hohmann, la société suisse est actuellement liée par un contrat quinquennal avec 8700 producteurs indiens de coton

biologique, ainsi que 2300 en Tanzanie. Ce partenariat permet, d'un côté, à Remei d'approvisionner ses clients du Nord (les suisses Coop et Mammüt, l'allemand Rewe, les français Monoprix et Leclerc, etc.), qui lui achètent le coton bio à un prix 20 % plus cher que le conventionnel ou le transgénique. De l'autre, les cultivateurs sont assurés d'écouler leur production, tout en percevant un revenu supérieur à

**Daulat Gulab peut faire vivre sa famille – composée de 11 membres – avec un revenu annuel dépassant le millier d'euros.**

celui du marché mondial.

En produisant 600 à 900 kg par acre sur les 4,75 acres (1,9 hectare) qu'il consacre à la culture du coton, Daulat Gulab peut faire vivre sa famille – composée de 11 membres en comptant les petits-enfants – avec un revenu annuel dépassant le millier d'euros. Son exploitation s'étend au total sur 13 acres (5,2 hectares).

Comme l'exige le cahier des charges de l'agriculture biologique, il pratique la rotation des terres et la polyculture. Des champs de blé, d'oignon et de piment encerclent sa maison. Une partie est utilisée pour l'alimentation de la famille et du bétail (vaches et chèvres). Dans son centre de formation de Kasrawad, Remei apprend aussi aux cultivateurs à concocter des mixtures, à base de feuilles, d'oignons, de piments ou d'urine de vache pour s'attaquer aux parasites ou enrichir la terre. Autre astuce: déposer des épis de blé dans les champs pour attirer des oiseaux, qui mangeront les insectes néfastes pour les cotonniers.

« Le coton bio m'a permis de sortir de la spirale de la dette », assure Gaju Moykya, père de trois enfants, assis à l'ombre d'une maison en torchis, dans le village Jirat, plus au nord. Il s'est converti au bio il y a cinq ans. La phase de transition a duré trois ans. Très endetté, alors que les prix mondiaux du coton ne cessaient de s'effondrer, il saisit cette chance. « L'endettement est la principale cause des suicides, qui sont très nombreux dans les campagnes indiennes, précise. »



»»» Peter Tschannen. *Les cultivateurs dépensent beaucoup d'argent pour les pesticides ou les semences OGM. Étant trop pauvres pour intéresser les banques, ils tombent dans les mains des "money lenders", les usuriers. Ces prêteurs privés leur demandent des intérêts monstrueux. Acculés, certains se suicident. Ce qui n'est jamais arrivé chez ceux que nous soutenons.*

«*Nous sommes désormais payés un bon prix, qui récompense notre travail et dont profitent nos familles et la collectivité*», affirme Gaju Moykya. En 2003, Remei a parallèlement créé une fondation à vocation sociale et éducative. Des centres de formation agricoles ont été ouverts, ainsi que des écoles villageoises et un hôpital ambulatoire. La Fondation bioRe accorde également aux producteurs des prêts sans intérêt pour financer des investissements, tels que la construction d'installations de production de biogaz (à base de bouse de vache), de compostage et de citerne.

**En 2008-2009, le chiffre d'affaires de Remei a baissé de 9 %.**  
**Du coup, les achats auprès des producteurs indiens et tanzaniens ont chuté de 16 %.**

En 2004, bioRe s'est équipée d'une usine d'égrenage, qui fait travailler de huit à vingt personnes selon les périodes. Le coton y arrive en vrac et forme des montagnes blanches devant l'usine. Aspiré par des machines, le duvet est séparé de ses graines, puis nettoyé, peigné, pressé et emballé. Il est alors prêt à partir pour les filatures. En 2005, l'usine a reçu la norme sociale SA 8000, garantissant que les ouvriers ont de bonnes conditions de travail, d'hygiène ou encore qu'ils perçoivent un salaire minimum. À ce stade de la production, évalue Peter Tschannen, le kilo de coton vaut 180 roupies (2,60 €). Une fois teint, sa valeur montera à 450 roupies (6,50 €).

S'il s'agit par exemple d'une commande pour Monoprix, «*le fil part ensuite, par bateau, au Maroc ou au Bangladesh, où sont confectionnées les collections en textile biologique*

*et équitable*», précise Lilian Rosas, directrice textile de l'enseigne française qui s'est associée avec Remei en 2002. «*Nous avons mis en rayon 1,6 million de pièces de cette gamme (soit 6 % de l'offre textile hors marques nationales et collants). Nous ne dépasserons pas 1,07 millions de pièces (4 %) cette année 2009. Mais l'objectif est d'atteindre 10 % des collections en 2010*». Des ventes ponctuelles de bracelets ou tee-shirts ont aussi été organisées au profit de la Fondation bioRe, dont une partie a servi à construire une école. Peter Tschannen est malgré tout modérément «*optimiste*». En 2008-2009, le chiffre d'affaires de Remei (18,3 millions d'euros de chiffre d'affaires) a baissé de 9 %, du fait de la crise économique et d'une baisse de commandes de ses clients. Les stocks n'ont jamais été aussi hauts. Du coup, les achats auprès des producteurs indiens et tanzaniens ont chuté de 16 %.

AUDE CARASCO



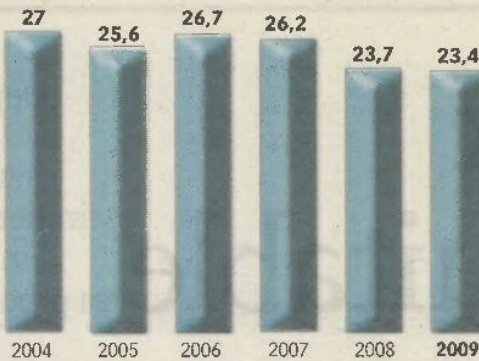
## Une culture conventionnelle très polluante

- ▶ **La production mondiale de coton a plus que doublé entre 1960 et 2008**, passant de moins de 10 millions de tonnes à 26,2 millions de tonnes en 2007-2008 (en baisse de 2 % sur un an).
- ▶ **La production mondiale de coton bio a augmenté sur un an de 152 %** pour atteindre 145 000 tonnes en 2007-2008, ce qui représente 0,55 % de la production totale de coton, selon Organic Exchange. L'Inde en est le premier producteur. Le nombre total de producteurs est estimé à 217 000.
- ▶ **Les cultures de coton conventionnel utilisent 25 % des insecticides et 11 % des pesticides** vendus dans le monde, alors qu'elles n'occupent que 2,5 % des surfaces cultivées de la planète.
- ▶ **Environ 5 250 litres d'eau sont nécessaires pour produire 1 kg de coton conventionnel**, selon le CNRS. Une estimation basse. Le fabricant suisse de vêtements Switcher a calculé que qu'un tee-shirt nécessitait 25 000 litres d'eau. Le coton biologique est moins gourmand, les terres étant notamment traitées pour mieux retenir l'eau.
- ▶ **La trentaine de traitements chimiques utilisés dans la production conventionnelle** et les rejets d'eaux usées des usines textiles sont responsables d'un million d'intoxications et de 22 000 décès par an, selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

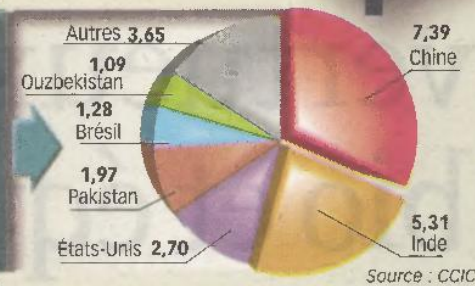


## LE MARCHÉ DU COTON

Une production en déclin  
 En millions de tonnes



La Chine et l'Inde en tête en 2009  
 En millions de tonnes



Un prix très fluctuant



Le coton biologique en croissance régulière



Une répartition différente des coûts

